
Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs
SIXIEME ANNEE
23 MAI 1951
TINTIN
21
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS
LE CHATEAU DE KESSEL
sera
VAILLAMMENT DEFENDU!...
(Voir page 3.)

Quelqu'un a tiré !...

CECI n'est pas un conte, mais une histoire vraie. Elle nous a été racontée par la maman d'un de nos jeunes lecteurs de neuf ans.

— Ce soir-là, nous dit-elle, mon fils était assis à sa table, près de la fenêtre, et il écrivait. Je vaquais à mes occupations dans la pièce voisine, lorsque je l'entendis qui m'appelait d'une voix blanche : « Maman ! » J'accourus aussitôt et je constatai qu'une des vitres de la fenêtre était percée d'un petit trou rond d'où rayonnaient mille éclats.

« J'ai mal ici », me dit mon petit garçon en désignant sa tempe. Et, me penchant sur lui, je vis, en effet, que la peau était éraflée.

A n'en pas douter, il venait de se passer une chose étrange. Le commissaire de police, alerté, constata que la vitre avait été percée, que la tenture de la fenêtre avait été déchirée et que le plafond, sans avoir été traversé, avait cependant été atteint.

Quelqu'un avait tiré, c'était sûr. Mais qui? Et pour quel motif? Ce ne fut que le lendemain matin que nous découvrîmes, sous nos pieds, quelque chose qui crissa : le plomb d'une carabine à air comprimé!

Le commissaire poursuivit alors son enquête. Il interrogea les gens du quartier et ne tarda pas à se trouver en présence d'un jeune garçon, possesseur d'une carabine, qui, la veille, avait pris pour cible un oiseau qui volait par dessus les jardins!

Ainsi, par la faute d'un étourdi, mon fils avait failli être la victime d'un accident grave. Qu'il se fût penché seulement un peu plus sur son cahier, et le plomb pénétrait sa tempe! Que pensez-vous de tout cela, mon cher Tintin?

Ce que j'en pense ? Primo : que les jeunes garçons ont mieux à faire qu'à tirer des oiseaux; s'ils veulent exercer leur adresse, qu'ils tirent donc à la cible ! Secundo : que les jardins des maisons en ville ne sont guère désignés pour manifester ses talents de tireur. Tertio : que la Providence a été bien gentille d'épargner une victime innocente, et qu'il faut l'en remercier.

Et vous, amis lecteurs, qu'en pensez-vous ?



Tintin

TINTIN (hebdomadaire) *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — Editeur-Directeur : Raymond Leblanc. — Rédacteur en chef : André-D. Fernez. — Imprimerie : Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

Mon Courrier

Pilate Gaston, Etterbeek. — Les explications que vous m'avez données dans votre lettre m'ont satisfait. Voilà une chose au point. Amitiés.

Alsteen Eliane, Schaerbeek. — Désire correspondre avec une fillette de 11 ou 12 ans, aimant la lecture. Ecrire au bureau du journal.

De Wit Monique, Bruxelles. — Une documentation sur la fabrication du chocolat ? Nous avons l'intention de publier un article sur ce sujet.

De Ramaix Marie-Elisabeth, Bruxelles. — Oui, tu peux déchiffrer les messages du journal au moyen de la grille verte du jeu que tu as reçu.

Lecocq Bruno, Madrid. — Le mieux serait que tu t'adresses à l'éditeur : M. Casterman, rue des Sœurs-Noires, 28, Tournai (Belgique). Amitiés.

Van Cauwelaert H. et A.-M., Albertville Congo). — Merci pour vos précisions; nous avons tiré l'oreille de notre chroniqueur ! Bravo pour le jeu de cartes, mais nous ne pouvons le publier. Amicalement à vous.

Coppieters Samuel, Thulin. — Nous avons déjà inséré des articles sur les fusées interplanétaires : nous en publierons d'autres. Patience.

De Lannoy Monique, Bruxelles. Aimerait correspondre avec une étudiante anglaise ou américaine, de 16 à 20 ans environ. Ecrire au journal.

Maus Philippe, Anvers. — Je ne connais pas d'adresse à Anvers, mais à Bruxelles tu peux t'adresser « Au Petit Constructeur », chaussée de Wavre.

Silvart André, Buenos-Aires (Argentine). — Si les aventures que je raconte sont vraies ? Mais oui, bien sûr, comme les beaux rêves ! Amitiés.

Vif Argent, Liège. — Si vous êtes plusieurs camarades, membres du club, vous pouvez vous grouper en section. Pourquoi pas ? Et bonne chance !

Allein Alphonse, Laeken. — Tu ne peux te servir de ta grille ni établir ton code chiffré ? Relis donc la page 2 du N° 13 du 28 mars. Ça ira !

Paelinck Marie-Christine, Saint-Trond. — Les albums de « Jo et Zette » paraîtront avant la Saint-Nicolas de cette année. « Corentin » bientôt aussi.

D'Heur Michel, Namur. — Toutes les questions que tu me poses ont déjà reçu réponses dans nos récents numéros de « Tintin ». Lis mieux ton journal.

Ekela, Seraing. — Tes vers sont d'une inspiration charmante, mais puisqu'ils se présentent dans une forme classique, respecte donc les règles de la versification. Les as-tu apprises ? En tout cas, bravo !

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX









(A suivre.)

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Ayant appris que les Gueux du Bois vont attaquer le château de Kessel, Conrad le Hardi et son jeune ami Renaud ont offert au châtelain de l'aider à défendre son manoir. Les bandits viennent de passer à l'attaque.





Plusieurs hommes s'écroulent, tandis que les autres s'éparpillent...



















(A suivre.)

Stradivarius avait-il vraiment un secret ?

PERIODIQUEMENT, par une publicité fort bien entretenue, on annonce que l'un des six cents stradivarius (cinq cent quatre-vingt-dix-neuf, en déduisant celui de la regrettée Ginette Neveu) qui existent dans le monde, a été vendu pour la somme incroyable de 30, 40, 50, voire 60 millions de francs français.

Cette valeur fabuleuse dépend-elle de la rareté et de l'ancienneté des instruments du célèbre luthier de Crémone? Ou bien est-elle en relation directe avec la qualité sonore du violon, ainsi qu'on le croit généralement?

Autrement dit, tel grand soliste, Yehudi Menuhin, par exemple, jouant sur stradivarius le *Concerto en ré majeur*, de Beethoven, puis rejouant cette même œuvre sur un violon de qualité, certes, mais *de facture contemporaine*, les auditeurs (non informés de l'expérience), discerneraient-ils vraiment la différence?

— Non ! répond catégoriquement le réputé maître-luthier Pierre Gaggini, de Nice.

Et il ajoute :

— Aujourd'hui, il est parfaitement possible — disons-le une fois pour toutes, quitte à détruire des croyances qui ne sont basées que sur des spéculations mercantiles, il est parfaitement possible de rivaliser avec les qualités sonores d'un ancien instrument de grande classe, fût-il un stradivarius, un amati ou bien un guarneri!... Des concours de sonorités ont eu lieu, d'ailleurs, entre des stradivarius et des violons modernes. Ce sont ces derniers qui ont emporté la palme en puissance sonore. Il est certain que les vieux instruments ont des qualités. Mais pourquoi les modernes leur seraient-ils inférieurs? D'ailleurs, il y a violon et violon, et il n'est pas question, ici, des instruments dits « gauffrés », que l'on fabrique à la chaîne, à Mirecourt, pour les débutants... De nos jours, le maître-luthier profite du modèle impeccable qu'ont créé les anciens maîtres, du fruit de leurs recherches et de leurs mises au point. Il a, par surcroît, le privilège d'avoir à sa disposition de très vieux bois de toute première qualité, conservés spécialement pour lui. Sans aucun doute, le stockage des bois n'existait pas aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles!...

S'il lui fallait étayer son point de vue, M. Pierre Gaggani pourrait présenter les plus solides références. La lutherie a ses lettres de noblesse. Dans le passé, cette corporation majeure ressortissait à la pure tradition de famille. Ainsi, dans ce coin du Nice pittoresque, M. Gaggini, « né dans le violon », continue l'art que ses ancêtres, luthiers renommés, exercèrent avec talent et amour.

CE N'EST PAS LE VERNIS QUI FAIT LE VIOLON!

Une autre légende est communément répandue dans le public : celle qui veut que tout le secret de Stradivarius tienne dans la qualité exceptionnelle du vernis de ses violons. Là encore, M. Gaggini s'inscrit en faux.

— Le rôle du vernis, dit-il, *n'est pas de sonoriser un violon*, bien que cela ait été dit, écrit et répété... Le vernis doit principalement assurer la conservation du bois et conférer sa beauté à l'instrument. Un violon *doit sonner parfaitement en blanc*, c'est-à-dire lorsqu'il n'est pas encore verni. S'il ne sonne pas en blanc, on peut l'enduire de tous les vernis que l'on voudra, et même de celui de Stradivarius, on ne le fera pas sonner!... Cependant, le vernis intervient pour une petite part dans le *caractère* du son. Un violon blanc vibre trop. Le vernis atténue et donne du moelleux... Le profane confond aussi vernis et colorant. Or, le colorant, qui va du jaune ambré au rouge foncé, se borne à jouer un rôle important dans le vernis : tel colorant conserve toute sa limpidité naturelle au vernis, tel autre l'épaissit et altère sa transparence.

— Pourtant, le secret du vernis de Stradivarius? suggérons-nous.

— Ah! ce fameux secret!... poursuit M. Gaggini. Voilà qui a fait couler beaucoup d'encre! Il n'y a vraiment pas de quoi! Les Amati, les Maggini, les Guarneri, les Montagnana, les Santa Seraphin et tutti quanti n'eurent-ils pas, eux aussi, leurs vernis à eux? On a prétendu que les anciens maîtres avaient bénéficié du tour de main d'un habile chimiste de l'époque, qui fabriquait des vernis pour violons, en Italie du Nord. C'est bien possible. En définitive, un maître-luthier digne de ce titre doit pouvoir, tout comme il fait son violon, créer son propre vernis. Loin d'avoir toute l'importance que l'on y attache en matière de sonorité, ce dernier n'en est pas moins indispensable, je le répète, à la bonne conservation et à la beauté de l'instrument. Un secret? Eh bien! oui, il y a un secret : c'est le travail, la persévérance et le talent de l'artisan!

Les FAUCONS de la MER

Marc et Denis ont été faits prisonniers par les « Faucons Noirs », et emmenés vers la côte africaine à bord d'un sous-marin. Mais ils parviennent à s'échapper, en compagnie de Jean, un autre prisonnier, ennemi des « Faucons »...



Les trois amis se mettent à marcher le long du rivage...

Attention ! On nous tire dessus ! Courrons nous abriter derrière ces dunes...

Les deux sous-marins, qui s'étaient donné rendez-vous dans la baie, s'approchent l'un de l'autre...



Il n'est pas prudent de descendre à terre... Et les documents ?

Nous les avons !

Bien. Nous allons télégraphier à la base de Giaf-Néri pour qu'ils envoient quelqu'un à la poursuite de K.5. Reprenons le large !



Tandis que les deux sous-marins disparaissent à l'horizon, les douaniers rebroussent chemin...

Dites, Jean, est-ce que nous allons encore marcher longtemps dans le désert ?

Le plus longtemps possible... Je veux éviter d'avoir affaire aux autorités, pour garder les mains libres et pouvoir agir contre les « Faucons »...

Pendant ce temps...

A l'aube...



Le « Chevalier » adresse quelques mots en arabe à l'un des voyageurs...







Mes enfants, ce doit être un engin des « Faucons Noirs »... Ils l'auront lancé à ma poursuite... Ne vous occupez pas de moi ! Filez avec la caravane !



(1) Venez, venez, vite !

(Continuons)

(A suivre.)



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri avait pris place en qualité de passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. Notre héros recherche ses compagnons de voyage qui ont disparu. Soudain il entend un cri déchirant...

LES DEUX COPAINS

Au centre de la clairière, un fusil à la main — son fusil ! — Dzidziri examinait les alentours. Il pivotait lentement sur lui-même, interrogeant du regard le moindre taillis, la plus petite touffe d'herbe. Etait-ce un nouveau piège ? Une traîtrise de cette brousse qui ne lui ménageait pas les aventures ? Si une ombre bougeait, il n'hésiterait pas à tirer. Cette fois, il était résolu.

Cependant rien ne remuait. La nature était immobile, n'eût été le vol d'un oiseau, le passage onduleux dans l'air d'un toucan que son gros bec entraînait vers le sol.

S'enfuir sans plus attendre ? Sauter dans la jeep et filer ? Dzi n'y songeait pas : on avait crié; il voulait savoir qui et pourquoi ?

A pas lents, il se mit en route, appliquant une méthode de prospection rationnelle; il décrivait des cercles de plus en plus grands.

— De la sorte, s'il y a quelque chose d'anormal, faudra bien que je mette la main dessus... A moins que je sois fou et que personne n'ait crié... Mais je ne suis pas fou !

Un cercle, un autre. Il lui fallait éviter des souches, contourner des troncs d'arbres, parfois, presque sous ses pieds, une fuite rapide, insecte ou reptile.

— Mais les serpents ne crient pas, bon sang !

Il suivait maintenant la lisière immédiate de la futaie. Les rayons du soleil étaient tamisés par des feuillages. Tout à coup, la forêt s'emplit d'un appel. Et cet appel c'était :

— Jijiri !...

Dzidziri s'immobilisa, tous ses sens aux aguets.

— Qu'est-ce que c'est que cette diablerie ?... Voilà qu'on m'appelle !... Car j'en mettrais ma tête à couper... Enfin, quand je dis ma tête, mettons mon doigt !... C'est mon nom qu'on a crié...

— Jijiri !...

— Holà ! cria-t-il, qui que tu sois, farfadet ou lutin, singe parleur ou démon, montre-toi !...

Et une fois encore :

— Jijiri !...

Cela tombait du ciel. Il leva les yeux. Et là, que voyait-il ? Quelle était cette masse noirâtre suspendue dans une sorte de filet qui se balançait comme un fruit monstrueux ?

— Parole ! c'est toi Mouhou, qui t'es fait attraper par un piège ?... Mais je suis maboul, moi ! Mouhou ne parle pas !... Eh, qui es-tu ?...

Alors une voix lamentable exprima :

— Laobé...

— Laobé ! répéta-t-il. Mon petit copain noir comme un tunnel... C'est toi qui joues les Tarzan là-haut... Attends, fils. On va te délivrer. Il y a sûrement un moyen pour te ramener sur terre.

Il ne mit pas longtemps à repérer le système : le procédé était simple, un filet de lianes tendu sur le sol et une branche courbée; qu'un animal — et ici avait été Laobé — mît le pied sur le filet, une détente se produisait et le piège, se fermant, suspendait le captif jusqu'à ce que le chasseur vint le délivrer. Un lien végétal permettait de ramener la branche vers le sol. Dzi s'y accrocha; ce ne fut guère facile. Là-haut, Laobé multipliait les conseils. Il s'emporta :

— Ça va, fils de la nuit ! Tu ne vois pas qu'il faudrait quatre hommes pour plier cette branche.

Sans plus s'entêter, il entreprit d'escalader l'arbre. Il saisit son couteau dans sa poche.

— Tiens bon, Laobé de mon cœur !...

La lame coupa la liane. Le filet s'ouvrit; Laobé déboula, dégringola. Enfin au sol, les deux garçons sautèrent au cou l'un de l'autre. Et de se congratuler, de se féliciter, de s'embrasser.

— Alors, Boule de Neige, tu t'es tiré des pattes des Fils du Crocodile ?... T'es plus malin que je ne supposais... Et Sophie, est-ce que tu l'as revue ?... Et Yves ?...

Laobé hochait la tête comme réponse à toutes les questions.

— C'est toujours oui avec toi ! Es-tu encore vivant ? Oui ! Es-tu déjà mort ? Oui ! Avec ça, débrouillez-vous, les copains !

Pourtant le petit Noir baragouinait, multipliait les signes afin de se faire entendre. Dzi trancha :

— Après tout, peu importe. Ce qui compte maintenant, c'est de filer ! Est-ce que tu es capable de retrouver ton chemin ?... Oui, pour rejoindre les Fils de Simba... Simba !...

Et Dzi rugit, bondit, imita le lion. Laobé riait, sa bonne petite face ronde et noire fendue par la ligne éclatante des dents.

— Viens, enjoignit Dzidziri.

Il le ramena vers le camp, le conduisit à l'auto :

— Avec cet outil, Laobé, on va délivrer Sophie !... Tu ne me crois pas ?... Alors, c'est que tu ne connais pas encore Dzidziri !... Ouste ! aide-moi.

Et de transporter des jerricanes, d'en charger la jeep-amphibie. Et aussi toutes les armes du chasseur, les munitions. Sans oublier quelques provisions :

— Parce que, Laobé mignon, votre tambouille, elle manque de charme, permettez-moi de vous le dire.

— Oui, opina le négrillon.

— Tu n'es pas contrariant, toi, bravo.

— Oui, dit-il encore.

— Eh bien, en route. Monte.

— Oui, fit Laobé une fois de plus, mais sans bouger.

Dzidziri l'empoigna, le poussa, le jucha sur le siège de la voiture. Il s'installa aussi. Démarreur. Laobé poussa un cri d'effroi. Dzi le retint d'une main ferme :

— T'en fais pas, mon petit oiseau joli.

Son petit camarade se le tint pour dit; il fallait pourtant du courage à Laobé : voici que la jeep s'ébranlait; en arrière d'abord, puis en avant; et, cahotant à travers la brousse, elle avançait, roulait par-dessus les herbes, les bosses du terrain. Laobé considérait Dzidziri avec une admiration grandissante : le lionceau aux cheveux de flammes se révélait un dieu capable de donner la vie à une mécanique.

— Alors, demanda Dzi, la direction ?

Laobé tendit le bras :

— Oui, dit-il une fois de plus. Et Dzi pressa la pédale d'accélération.

Au crépuscule, après s'être égarée un nombre confortable de fois, la jeep atteignit Nyabassam. Une femme, qui maniait un lourd pilon de bois et le laissait retomber dans un mortier fait d'un tronc d'arbre évidé, fut la première à apercevoir la voiture. Elle hurla. Son cri ameuta le village. De toutes les paillotes les Fils du Lion sortirent, brandissant des armes, prêts à repousser une attaque.

Dzi, lui, maniait son klaxon avec vigueur. Et Laobé, accoutumé désormais à toutes des fantaisies de son ami blanc, agitait les bras dans la direction des gens de Nyabassam. Elle était claire, sa mimique :

— C'est moi... oui, moi, Laobé, que vous croyiez perdu, dévoré par les crocodiles du marais... Me voici de retour et je vous ramène le Lionceau aux Cheveux de Flammes !

Alors des cris retentirent :

— Uuuuh !... Kulumkulu a protégé Laobé, notre enfant... Et avec lui celui qui a fait avec nous le pacte du Lion... Uuuuh !

Le tam-tam bourdonnait. Les Fils du Lion sortaient des paillotes, s'approchaient en dansant. Dzi arrêta l'auto sur la place centrale, cette place où il avait passé des heures si angoissantes. A son tour, Nomogo-Kooso, le Chef-Féticheur, apparut; il bondit vers Dzi, le serra, frotta son nez contre l'épaule du garçon.

Puis, se tournant vers les autres :

— Notre ami est revenu. Il a vaincu les Fils du Crocodile.

Dzidziri le saisit par le bras :

— Pas encore, dit-il, mais j'ai retrouvé mes amis... J'ai revu la femme aux cheveux blonds comme le soleil de Midi... J'ai aussi retrouvé l'homme qui vole plus vite que l'oiseau...

Intimement, Dzi se félicitait de son éloquence appropriée. Tous les regards des Fils de Simba étaient fixés sur lui. Il poursuivit :

— Je vais donc délivrer mes amis... Avec votre aide... et...

Le silence, nul tam-tam, l'immense chaleur de la brousse, les Noirs pétrifiés autour du garçon. Il acheva :

— ...Et grâce à ceci...

Dans un geste théâtral, il désignait la jeep.

(A suivre.)

La jeep atteignit Nyabassam.

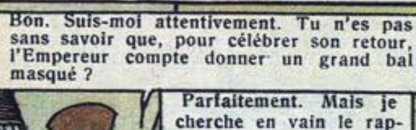
LA SEMAINE PROCHAINE :

LES ROCHERS VIVANTS

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

L'Empereur a chargé Hassan et Kaddour d'aider le ministre de la Police à retrouver le comte de Montbidon, qui s'est évadé de prison. Hassan vient d'avoir une idée...

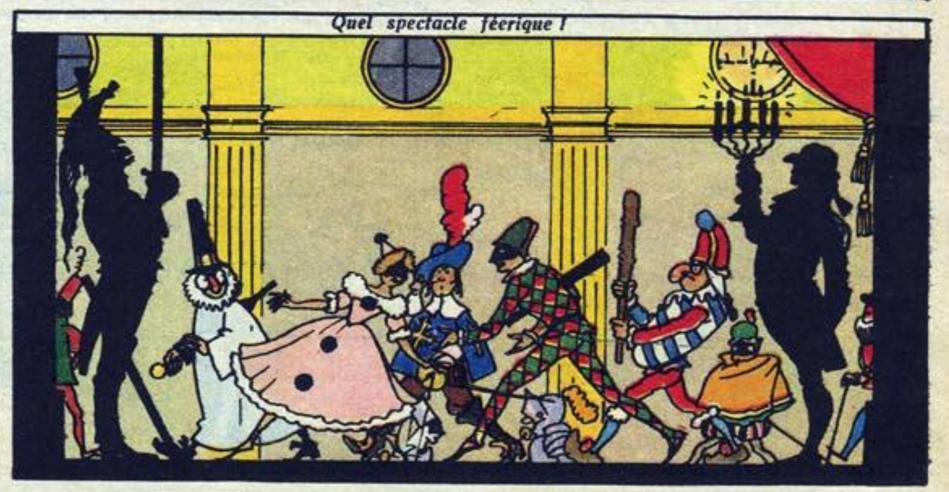
























(A suivre.)

ALERTE DANS LA PRAIRIE

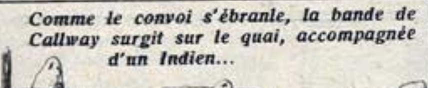
Dessins de Le Rallic

Teddy Bill et ses amis, qui luttent contre Callway et le shériff, ont mis le feu à des bottes de pailles dans la maison de leurs ennemis...
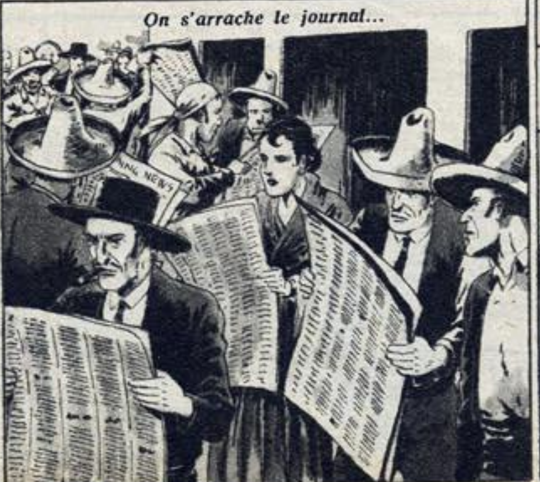














Bandit ! Assassin ! Je te ferai pendre !











(A suivre.)

Une Histoire Extraordinaire
D'EDGAR ALLAN POE

EDGAR POE, poète et conteur américain, est né à Baltimore en 1813. Sa vie, qui fut courte — puisqu'il mourut à l'âge de trente-sept ans — se signale par une succession d'aventures et de drames. Son grand-père avait servi comme quartermaster-general dans la guerre de l'Indépendance et Lafayette l'avait tenu en haute estime. Mais son père, David Poe, ayant épousé une actrice anglaise, alla s'installer à Richmond où les époux moururent, presque en même temps, laissant dans l'abandon trois petits enfants, dont Edgar Poe.



Celui-ci fut recueilli par un riche négociant, M. Allan, et c'est ainsi que l'orphelin prit le nom d'Edgar Allan Poe. Il voyagea avec ses parents adoptifs en Angleterre et resta finalement à Stoke-Newington, près de Londres, dans une maison d'éducation tenue par le docteur Bransby. Il a noté ses impressions d'enfance dans « William Wilson », l'un de ses contes.

En 1822, il revient à Richmond, fréquente quelques années plus tard l'Université de Charlottesville où il se distingue par sa remarquable intelligence. Il part ensuite pour la Grèce, se mêle à la guerre des Hellènes, puis on le retrouve à Saint-Pétersbourg, sans passeport, compromis dans une mystérieuse affaire.

Revenu en Amérique en 1829, il entre à l'école militaire de West-Point. Entretemps, il publie une plaquette de vers. Une revue littéraire fonde deux prix : l'un pour couronner le meilleur conte, l'autre pour récompenser le meilleur poème. Edgar Poe, qui a envoyé deux manuscrits au comité organisateur, se voit attribué les deux prix ! On souhaite le connaître. A vingt-deux ans, il devient le directeur du « Southern Literary Messenger », revue à laquelle il collabore abondamment.

A peine sorti de sa misère matérielle, il se marie à une ravissante jeune fille, Miss Virginia Clemm, sa cousine, que la mort lui ravira quelques années plus tard. Le poète subit les premières attaques du delirium tremens, mal terrible, qui devait l'emporter, en octobre 1849, en pleine jeunesse, à Baltimore, sur un lit d'hôpital. Sa belle-mère, Mrs Maria Clemm, lui fut dévouée jusqu'à la fin de sa vie, et le poète lui garda toujours son amitié.

Parmi les « Histoires Extraordinaires » qu'a laissées Edgar Poe, et qui furent traduites en français par Charles Baudelaire, les plus connues sont : « Le Scarabée d'Or », « Double assassinat dans la rue Morgue », « Le Chat noir », « Le Cœur révélateur », etc. Ci-contre, nous vous donnons quelques extraits d'un intéressant dialogue : « La Lettre volée », où l'on voit aux prises un préfet de police parisien et un ami du conteur, M. Dupin, sorte de Sherlock Holmès français.

J'ETAIS à Paris en 18... Après une sombre et orageuse soirée d'automne, je jouissais de la double volupté de la méditation et d'une pipe d'écume de mer, en compagnie de mon ami Dupin, dans sa petite bibliothèque, quand la porte de notre appartement s'ouvrit et donna passage à notre vieille connaissance, le préfet de police de Paris. Il était venu pour nous consulter, ou plutôt pour demander l'opinion de mon ami relativement à une affaire qui lui avait causé une masse d'embarras.

— Je vous la dirai en peu de mots. Mais avant de commencer, laissez-moi vous avertir que c'est une affaire qui demande le plus grand secret.

— Commencez, dis-je.

— J'ai été informé personnellement, et en très haut lieu, qu'un certain document de la plus grande importance avait été soustrait dans les appartements royaux. On sait quel est l'individu qui l'a volé. On sait aussi que ce document est toujours en sa possession.

— Comment sait-on cela ? demanda Dupin.

— Le voleur, dit le préfet, c'est D..., qui ose tout ce qui est indigne d'un homme. Le document en question — une lettre, pour être franc — a été reçu par la personne volée pendant qu'elle était seule dans le boudoir royal. Pendant qu'elle le lisait, elle fut soudainement interrompue par l'entrée de l'autre illustre personnage à qui elle désirait particulièrement le cacher. Après avoir essayé en vain de le jeter rapidement dans un tiroir, elle fut obligée de le déposer tout ouvert sur une table. Sur ces entrefaites arriva le ministre D... Son œil de lynx perçoit immédiatement le papier, reconnaît l'écriture de la suscription, remarque l'embarras de la personne à qui elle était adressée, et pénètre son secret. Après avoir traité quelques affaires, il tire de sa poche une lettre à peu près semblable à la lettre en question, l'ouvre, fait semblant de la lire, et la place juste à côté de l'autre. Il se met à causer, puis, au moment de prendre congé, il met la main sur la lettre à laquelle il n'a aucun droit. Il décampa, laissant sur la table sa propre lettre, une lettre sans importance.

Le préfet de police raconte alors comment, ayant été chargé de la mission difficile de reprendre cette lettre des mains du ministre, ou plutôt de son hôtel où elle est certainement cachée, il a fait des recherches minutieuses la nuit, durant trois mois, fouillant tous les coins et recoins de la maison.

— Voyons, dis-je, racontez-nous les détails précis de votre recherche.

— Le fait est que nous avons pris notre temps, et que nous avons cherché *partout*. Nous avons d'abord examiné les meubles de chaque appartement. Après les chambres, nous avons pris les sièges. Les coussins ont été sondés par ces longues et fines aiguilles que vous m'avez vu employer. Nous avons enlevé les dessus des tables. Nous avons examiné les bâtons de toutes les chaises de l'hôtel. Puis, nous avons examiné la maison elle-même : chaque pouce carré a fait l'objet d'un nouvel examen au microscope. Nous avons examiné la mousse entre les briques, elle était intacte.

— Vous avez sans doute visité les papiers de D... et les livres de la bibliothèque ?

— Certainement. Nous avons ouvert chaque paquet et chaque article. Nous n'avons pas seulement ouvert les livres, mais nous les avons parcourus, feuillet par feuillet.

Et c'est ainsi que le préfet de police de Paris, ayant exploré encore les parquets, les tapis, les papiers des murs, les caves de l'hôtel, a finalement renoncé à découvrir le précieux document volé.

Environ un mois après, il nous fit une seconde visite.

— Je crois, lui dit Dupin en traînant ses paroles au milieu des bouffées de sa pipe, je crois réellement que vous n'avez pas fait tout votre possible. Vous auriez pu, par exemple, prendre conseil en cette matière.

— Mais, dit le préfet, je suis tout disposé à prendre conseil, et à payer pour cela. Je donnerais vraiment cinquante mille francs à quiconque me tirerait d'affaire.

— Dans ce cas, répliqua Dupin, ouvrant un tiroir et en tirant un livre de mandats, vous pouvez aussi bien me faire un bon pour la somme susdite. Quand vous l'aurez signé, je vous remettrai votre lettre.

Je fus stupéfié. Quant au préfet, il semblait absolument foudroyé. Cependant, Dupin, ouvrant un pupitre, en tira une lettre et la donna au préfet. Celui-ci l'ayant examinée constata que c'était effectivement la lettre volée.

Comment notre ami se l'était-il appropriée ? Par une série de déductions, qu'il serait trop long de rapporter ici, il était arrivé à la conviction qu'un homme intelligent comme le ministre D... n'avait pu enfermer ce document dans une cachette compliquée. En effet, lui faisant un jour visite, et tandis qu'il flânait dans la chambre, ses yeux tombèrent sur un misérable porte-cartes suspendu par un ruban bleu à un petit bouton de cuivre. C'est dans ce fourre-tout poussiéreux et encombré de papiers que le voleur avait négligemment enfoui la lettre !

Mais il faut lire l'extraordinaire histoire que raconte Edgar Poe pour jouir pleinement de l'intelligence de ce récit.





LE CASQUE TARTARE



Sortant de la propriété de M. Lambique pour rechercher une flèche égarée, Bobette entend quelqu'un crier des injures...

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN



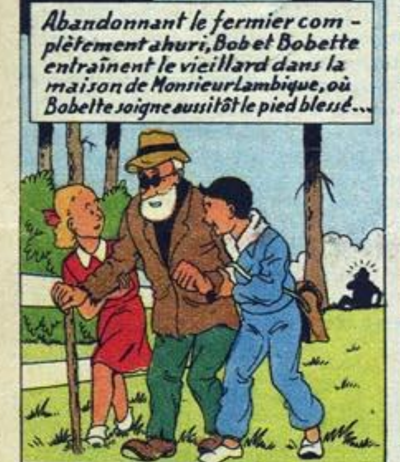








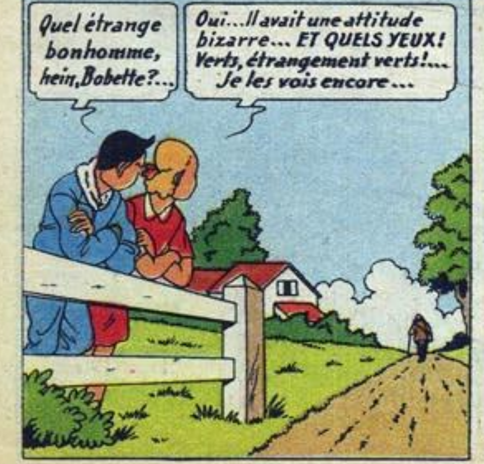
















(A suivre.)


LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX
L'ILE MAUDITE
Textes et dessins de
Jacques Martin.
Alix a aperçu le traître Ségabal et son compagnon qui entraient dans une villa. Il en avise le gouverneur Gracus, et bientôt...


Seigneur, des soldats et des cavaliers romains cernent la maison!
Diable!... Va vite débloquer le passage!


Rassurez-vous! Ils ne vous trouveront pas; je me charge de les dépister... Mais filez immédiatement avec Ségabal...


Déjà les soldats pénètrent dans la propriété.


Ils atteignent la porte; l'un d'eux frappe...
Holà! Au nom du Gouverneur: ouvrez!


Une minute s'écoule...
Dieu, ils en font du bruit: on croirait qu'ils déménagent!


Soudain la porte s'ouvre...
Conduis-moi à ton maître.
Oh! Excusez-moi de vous avoir fait attendre...


Quelques instants plus tard, Gracus est introduit auprès de l'obèse carthaginois.
Par tous les dieux! Quelle bonne surprise!... Entrez, cher ami.


Je crains, Galo, que ma visite vous soit peu agréable... Je cherche deux hommes, et l'on m'a affirmé qu'ils s'étaient réfugiés chez vous. Est-ce exact?


Pas à ma connaissance, mais... il se pourrait que ces individus se soient introduits dans la maison sans être vus de personne... Suivez-moi: nous allons examiner les lieux ensemble.


Tandis que Gracus et Galo quittent la pièce, un homme dissimulé dans la pénombre derrière un soldat s'esquive sous une tenture.


Rien, Seigneur.
Les uns après les autres, les soldats reviennent dans le vestibule.
Rien par là, Excellence.


Voilà qui me rassure. Galo, je suis navré d'avoir dû vous déranger, mais mon devoir était de ne rien négliger pour retrouver ces criminels...
Je vous en prie, Gracus... Je comprends parfaitement...


Le Gouverneur et ses hommes se retirent...
Au revoir. Les dieux vous aident!


Bande d'imbéciles!... Tout de même, j'aimerais savoir comment ce maudit Gracus a découvert que Ségabal et son compagnon s'étaient réfugiés ici. Hé, vous autres, débloquez le passage!


Cependant, à l'étage, quelqu'un ne perd pas un geste des habitants de la villa...

(A suivre.)



LES GARÇONS PREFERENT	
des frères	56 %
des sœurs	26 %
frères et sœurs	18 %

Frères ou Soeurs ?

LES FILLES PREFERENT	
des frères	53 %
des sœurs	36 %
frères et sœurs	11 %

MA question, je l'avoue, était assez embarrassante : « Que préfères-tu ou que préférerais-tu : avoir des frères ou des sœurs ? » Il est bien évident que ceux qui ont le privilège d'avoir déjà des frères et des sœurs ne pouvaient affirmer une préférence : ils ont pu déjà apprécier les qualités des uns et des autres. Ceux qui n'avaient que des frères ou des sœurs pouvaient toujours souhaiter, sans grand risque personnel, la contre-partie de leur bonheur ! Mais les plus indépendants, pour répondre à cette question, étaient évidemment ceux qui ne possédaient ni frères ni sœurs : leur préférence s'exprimait sans danger de représailles ! Il est cependant une chose à noter, c'est que la majorité des garçons et des filles (56 et 53 %) préfèrent les garçons. Devons-nous en conclure qu'ils valent mieux que les filles ? Quant à moi, je m'en garderai bien. Je laisse à mes lecteurs le soin de s'exprimer librement à ce sujet.

L'OPINION DES GARÇONS

● Pour moi, garçon, c'est plus amusant d'avoir des frères parce qu'on peut se bagarrer. Pour mes parents, c'est plus économique, car nous usons les vêtements les uns des autres. (Philippe Thomas, 11 ans, Schaerbeek : abonnement de trois mois à « Tintin ».)

● C'est drôle, mais je trouve qu'une sœur c'est assez déplaisant parce que ça se croit toujours le maître. Cependant, bien que j'aie beaucoup de plaisir avec mes frères, il suffit que ma sœur soit absente pour qu'elle me manque terriblement. (Charly Reul, 9 ans, Verviers : une casquette « Tintin ».)

● « Je vais le dire à maman. » Ça, c'est évidemment une sœur qui parle. Avec un frère, même si l'on se bagarre, on s'arrange toujours. Tandis que les filles, c'est fait en porcelaine ! (M. Groulard, Verviers : un livre.)

● J'ai deux frères et une sœur : j'aurais préféré le contraire, car les filles sont plus douces et plus serviables. Elles apportent plus de joie dans la maison. Et surtout elles ont plus de tact que nous, les garçons, pour cajoler nos parents. (Paul Lepot, Obourg : un livre.)

● Pour ma part, je préfère une sœur (c'est elle qui me fait écrire cela !) car, malgré nos fréquentes disputes, elle n'en intercède pas moins auprès de nos parents. Un frère aurait peut-être plus les mêmes goûts que moi, mais il ne parviendrait pas à remplacer la douceur de ma sœur ! (Jacques Wauters, Uccle : un fanion « Tintin ».

● Je préfèrerais avoir une petite sœur, car ainsi je pourrais la protéger et l'aider, et je me sentirais bien fier d'avoir un rôle à tenir dans la famille. (Henri Manheimer, 12 ans, Anvers : une casquette « Tintin ».)

● J'aime autant mes frères que mes sœurs parce que, lorsqu'on va en camping, mes sœurs savent mieux préparer la cuisine que mes frères, tandis que mes frères savent mieux porter le bois que mes sœurs. (E. Rudolph, Ixelles : un fanion « Tintin ».)

● Voilà une question que tu ne devais pas poser, mon cher Tintin ! Il ne peut pas y avoir de préférence en cette affaire. Ce que Dieu nous envoie, on doit l'aimer sans discuter. (Bernard Renard, Genly : un jeu.)



Tintin interroge ses amis

QUE CHOISIRAIS-TU ?

Tu es en convalescence et seul; tu ne peux quitter la maison et le jardin durant un mois. Pour te distraire, on te permet de choisir entre les six objets ci-après : une carabine avec cible — un grand dictionnaire — un mécano — un harmonica — un ballon de football — un nécessaire d'aquarelle. Que choisirais-tu, et pourquoi ?
Les réponses (dix lignes au maximum) doivent me parvenir au plus tard le **mardi 29 mai**, à minuit.

QUINZE CENTS FRANCS DE PRIX

LE POINT DE VUE DES FILLES

● Un grand frère, c'est très gentil. C'est assez galant, ma foi, et pas trop bête. Ça pourrait nous conduire au bal à l'occasion. Dommage que ça ne fasse pas la vaisselle ! (Nicole et Josette Zeegers, 15 et 14 ans, Bruxelles : un abonnement de trois mois à « Tintin ».)

● J'ai huit frères et je ne voudrais pas changer. Les garçons sont moins compliqués et plus droits que les filles. Mes grands frères me gâtent; ceux qui ont le même âge que moi me taquinent et forment ainsi mon caractère; enfin, je m'occupe des plus petits. (Anne-Marie Boucquey, 12 ans, Grand-Bigard : une boîte de papier à lettre « Tintin ».)

● Je préfère avoir un frère parce que je suis un garçon manqué. Au lieu de jouer à la poupée, je joue au football, au rugby. (Evelyn Jooris, 12 ans, Etterbeek : un fanion.)

● Ayant sept sœurs, j'ai pu apprécier l'avantage qu'il y a d'avoir beaucoup de filles à la maison. Elles sont plus douces que les garçons et savent me montrer l'exemple de la sagesse féminine. (Geneviève Pepinster, Grivegnée : une boîte de papier à lettre « Tintin ».)

● Je préférerais avoir des sœurs, car elles pourraient m'aider à entretenir la maison et soigner maman qui est souvent malade. (Marcelle Hens, Charleroi : un livre.

● Je préfère les filles parce qu'elles sont plus gentilles. Elles ne tirent pas les cheveux comme les méchants garçons ! (Nicole Mingers, 10 ans, Ixelles : un jeu.)

● J'accepterais tout ce qui pourrait arriver : garçons ou filles, pourvu que nous soyons toujours plus nombreux. Nous ne sommes que cinq. Ah ! si nous pouvions être douze ! (Jacqueline Héger, Ixelles : un fanion « Tintin ».)

● Dans une famille, il faudrait moitié frères et moitié sœurs. Les garçons mettent de l'animation dans une maison. Les filles sont plus douces et maternelles. Ainsi tout est bien. (Marie-Elisabeth de Ramaix, 15 ans, Bruxelles : un livre.)

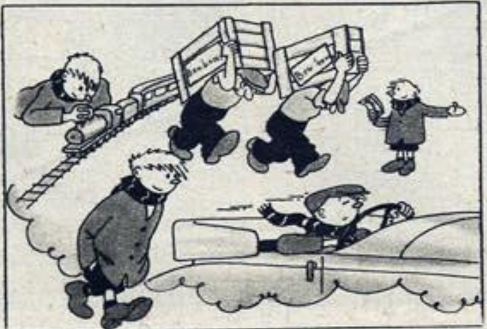


LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE
PROBITE



























Le TIMBRE TINTIN

Un lecteur m'écrit : « Mon Cher Tintin, voici 100 points. Envoie-moi deux ballons de football »; un autre me demande combien de timbres il faut envoyer pour obtenir des patins à roulette, ou un album de Hergé. Puis, un lecteur me fait parvenir 50 points pour « un appareil de cinéma » !

Eh bien, les amis, je crois que mes lecteurs sont parfois distraits : car les primes actuellement disponibles sont celles dont la liste a paru plusieurs fois dans mon journal.

Mais patience ! Bientôt la liste des primes comprendra les superbes chromos TINTIN dans la Collection « VOIR ET SAVOIR », avec TINTIN et MILOU, et groupant les séries de l'Aviation, la Marine, l'Aérostation et les Costumes !

★

Avis aux amis des Trois Mousquetaires !

Les deux excellents albums et les images qui les illustrent peuvent s'obtenir de la même façon que le « Roman du Renard » : cinq séries de quarante vignettes, en échange de 50 points par série et chaque album en échange de 600 points. Indiquez bien si vous désirez l'album I ou II.

★

A la liste des produits porteurs du TIMBRE TINTIN, nous sommes heureux d'ajouter

LES BISCOTTES HEUDEBERT !



VOICI EN BREF LA LISTE DES PRIMES QUI VOUS ATTENDENT

1. Le Roman du Renard, 40 vignettes	50	points.
2. Décalcomanies « A »	50	»
3. Décalcomanies « B »	60	»
4. Cinq cartes postales de Hergé ...	70	»
5. Pochette de papier à lettre TINTIN	80	»
6. Fanion TINTIN	100	»
7. Portefeuille TINTIN	200	»
8. Puzzle TINTIN, série « A » (1)	350	»
9. Jeux de cubes TINTIN (1)		
10. Abonnement à TINTIN, dix numéros	450	»
11. Puzzle, série « B »	500	»
12. L'album « Le Roman du Renard » ...	600	»

(1) Ces objets sont encore en fabrication.



Monsieur Barelli à Nusa-Pénida



Barelli et Moreau se rendent à Nusa-Pénida, dans l'espoir d'y trouver le bandit qu'ils recherchent. Ils montent à bord du « Squale » pour demander au capitaine s'il peut les emmener...

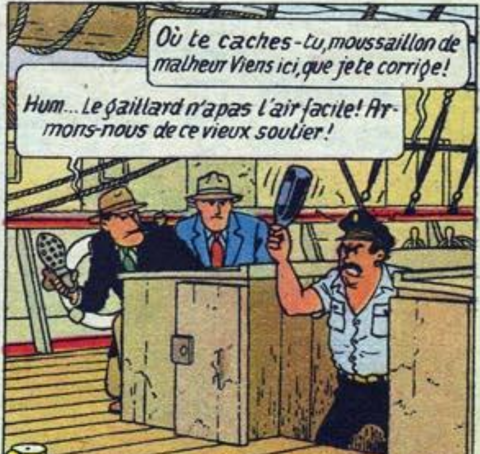
TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.





















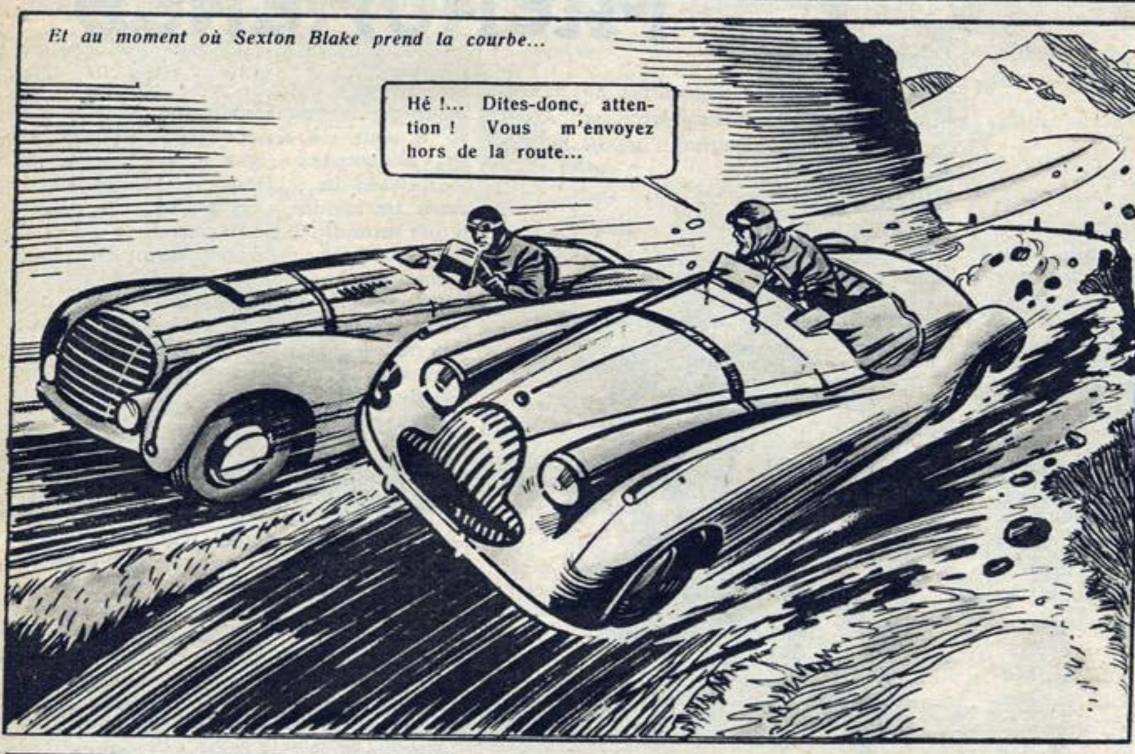




(A suivre.)



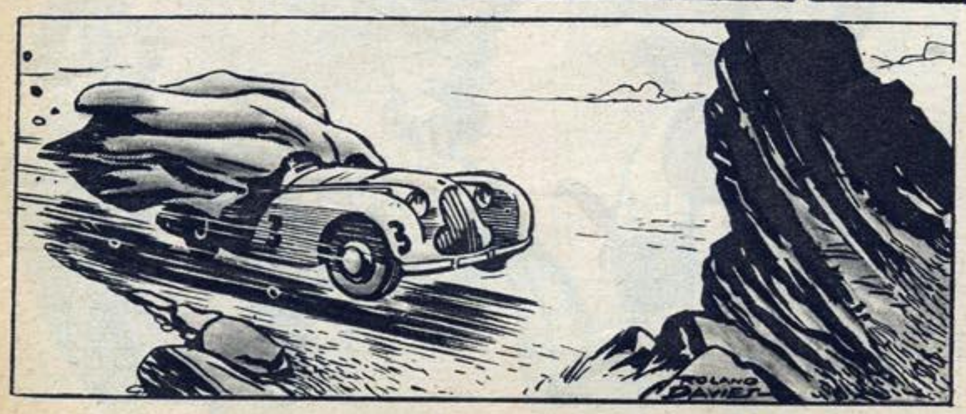
John Best et Sexton Blake participent à la course des Dolomites 500' avec la Rapière Rouge, sans se douter que des bandits ont caché les films d'un fusil atomique dans le moteur de leur voiture, et qu'ils s'apprêtent à les récupérer...











(A suivre.)



LES MAROCAINS, CES COUREURS PHENOMENES

AU-DESSUS des stades, depuis quelques années déjà, on a pris l'habitude d'entendre s'élever la voix gigantesque des haut-parleurs : « Equipe de France : Mohammed ben Larbi... Mimoun... El Ghazi... Labidi... Bouali... El Mabrouck... Brahim... Lahoucine... ! »

Et là, sur la cendre des pistes ou sur l'herbe des campagnes où va se courir le Cross des Dix Nations, apparaissent des hommes à la peau bronzée, aux jambes fines, aux flancs maigres de lévriers. Tout autant que leurs noms, leur allure révèle leur origine : ce sont les fameux athlètes marocains parmi lesquels la France découvre chaque année les meilleurs de ses coureurs à pied.

Certains, comme Mimoun ou El Mabrouck, s'installent en France et y poursuivent leur carrière sportive. D'autres — la majorité — passent dans le ciel sportif comme des météores, des étoiles filantes : après deux ou trois ans de succès, ils disparaissent.

Que sont-ils devenus ?

Tout simplement, ils sont retournés dans leur bled, dans leurs douars de l'Atlas, dans leurs montagnes. Leur service militaire fini, ils abandonnent la carrière sportive et rejoignent leurs pénates. Toutefois, avant qu'ils ne disparaissent, on a pu savoir d'eux qu'il existait dans leur douar des coureurs au moins aussi bons, si ce n'est meilleurs qu'eux, dont jamais on n'entendra parler.

POUR UN COUPON DE TISSU

Parfois, cependant, certains de ces berbères quittent leur retraite et « descendent » vers la civilisation. Il y a quelques années, à Meknès, fut organisé un grand cross ouvert à qui voulait s'engager. Longtemps d'avance, on avait annoncé que le vainqueur recevrait une coupe de tissu.

La nouvelle se répandit très vite dans les montagnes.

Le jour de la course, on vit se présenter un grand prêtre berbère qui s'aligna au départ, pieds nus, démarra dès le coup de pistolet... et arriva premier avec plusieurs centaines de mètres d'avance sur son suivant immédiat. Ce vainqueur inattendu prit son coupon de tissu, salua tout le monde, et disparut.

Personne ne l'a jamais revu depuis lors.

« L'INSTINCT DE LA COURSE DANS LE SANG »

Combien existe-t-il de ces champions ignorés au Maroc, dans les monts de l'Atlas ? Personne ne pourrait le dire. On n'en a qu'une idée très vague, et seulement les jours de course quand on voit arriver des Berbères descendus des hauts plateaux du Sud et qui ont traversé l'Atlas à pied pour venir gagner l'un ou l'autre prix.

Ils ne gagnent pas toujours, bien sûr. Très souvent, même,



ils sont battus. Mais c'est bien moins sur leur valeur propre que par la faute de la tactique incohérente qu'ils appliquent en course. Ces hommes, qui n'ont jamais couru en compétition, partent pour un cross de huit à douze kilomètres comme s'ils devaient s'arrêter au bout de cinq cents mètres. Ils « encaissent » des défaillances terribles, ralentissent, repartent, faiblissent à nouveau, redémarrent encore, témoignent d'un courage surhumain et d'une résistance ahurissante. Ces montagnards, s'ils savaient doser leur effort comme le moindre petit coureur de club, rafleraient toutes les premières places.

Le grand champion français Marcel Hansenne, qui fut recordman du monde avant de devenir l'un des journalistes sportifs les plus compétents, dit que ces hommes ont « l'instinct de la course dans le sang ». Il compare leur manière de courir à celle de Zatopek, que l'on nomme le « phénomène », parce qu'il est le seul — de tous les athlètes que l'on ait connus dans un stade — à mener ses courses d'une manière aussi incohérente que celle des Berbères, et à soumettre son organisme à des efforts incroyables.

Longtemps, les Finlandais furent considérés dans le monde comme les maîtres des courses de fond. Or, Marcel Hansenne affirme que les Marocains, à cet égard, ont des dispositions naturelles de loin supérieures à celles des Nordiques.

POURQUOI ?

La question qui se pose aussitôt est la suivante : « Pourquoi les Marocains sont-ils pareillement doués pour la course à pied ? » Là encore, on ne peut apporter que des réponses vagues, des hypothèses. Car rien, à première vue, n'explique leur supériorité : ils mènent une vie frugale, souvent pauvre; ils ont une alimentation médiocre et même parfois insuffisante qui semble ne point devoir leur permettre de grands efforts. Ils ignorent l'entraînement, les soins, l'hygiène sportive, la tactique...

On en vient alors à croire qu'ils doivent leurs dons à leur atavisme de nomades. car ces Marocains sont membres de ces tribus qui — depuis des millénaires — parcourent le Maroc en tous sens à la recherche de patures pour leurs troupeaux.

Mais cela suffit-il à expliquer les dons de ces coureurs phénomènes ?



MONSIEUR VINCENT

Vincent a hérité de la fortune d'une dame. Mais lorsqu'il arrive chez le notaire pour toucher son dû, il apprend que l'héritage consiste en reconnaissance de dettes par le neveu de sa bienfaitrice. Il se rend chez ce dernier, et se fait remettre l'argent...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING



















Quel calme, hein mon brave !...

Ouais... Je crains fort que ce soit ce que les Goddem(1) appellent "The Lull before the Crash."(2)

(1) SURNOM DONNÉ AUX ANGLAIS
(2) "LE CALME AVANT L'ORAGE."





(A suivre.)

Le vase de Mme La Rillette

CONTE INEDIT D'YVES DUVAL — **ILLUSTRATIONS DE TIBET**



ALORS, toi, grand-père, t'as jamais menti ?

Bobbychon me lança cette apostrophe directe avec l'innocence de ses sept ans. Je le croyais suffisamment absorbé à éprouver la patience de Minet, dont il tirait la queue en cadence, pour me permettre de ne pas lui répondre. Mais l'enfant insista :

— Dis, grand-père, t'as jamais menti ?

Une quinte de toux providentielle me donna un court répit :

— Non... enfin... le moins possible. On y est parfois forcé, vois-tu, pour éviter un plus grand mal, ou pour ne pas inutilement chagriner les gens. Efforce-toi néanmoins, mon cher petit, de ne jamais devoir mentir. J'ai gardé le souvenir d'un petit mensonge bien innocent qui causa pourtant beaucoup de chagrin.

— Raconte !

— C'était il y a bien longtemps, lorsque j'étais un petit garçon comme toi. Nous étions, oncle Jules, tante Madeleine, tante Adrienne — celle qui est religieuse — et moi-même, à la campagne, par un bel été de la fin de l'autre siècle...

— ... Et grand'mère, elle n'était pas là ?

— Non, je ne la connaissais pas encore à cette époque. Et puis, si tu m'interromps sans cesse, je m'arrête et je te mets au lit.

Bobbychon, accroupi à mes pieds, installa entre ses cuisses Minet, décidément sans rancune, et se mit à sucer ses doigts en me regardant. Je poursuivis.

— Notre voisine était une grande dame sèche, très distinguée, toujours empanachée comme un cheval de corbillard et dont l'intarissable caquet nous étourdissait littéralement. Elle s'était prise d'amitié pour ma mère. Son mari était colonel dans l'armée d'Afrique. Elle nous faisait de fréquentes visites pour rompre la monotonie de sa solitude. Elle avait dû rentrer en France pour suivre une cure de santé, mais brûlait d'aller rejoindre son mari.

Un jour, en venant dîner à la maison, elle apporta un volumineux paquet. C'était un vase de dimension, dont les tons multicolores nous parurent du plus bel effet. Ma mère reçut ce cadeau avec les marques de joie les plus vives.

— A votre place, je le poserais là, chère amie, sur le piano. Il cadrera bien avec ce genre d'ameublement. Ce bibelot est amusant, n'est-ce pas ?

— Il est tout à fait ravissant, s'extasia ma mère, en le posant à l'endroit désigné. Vous avez raison; sa place est sur le piano. Mais je dois vous gronder... C'est une véritable folie... Vous me gâtez...

— Taisez-vous donc, reprit la dame emplumée. C'est une babiole. Vous avez toujours été si charmante pour moi. Vous aurez ainsi un souvenir durable d'une amie qui vous restera très attachée, Alice !

Les deux femmes s'embrassèrent dans un bruissement de taffetas et de dentelles.

Nous, les enfants, nous étions très émus d'un cadeau si magnifique et de cette tendresse si noblement exprimée.

Deux jours après, comme mes parents étaient partis en visite pour toute la journée, et qu'il pleuvait, nous avions organisé dans le salon qui était vaste, une joyeuse partie de colin-maillard. Soudain, dans un mouvement maladroit, Jules fit choir le précieux vase qui se brisa en plusieurs morceaux sur le parquet. Nous nous sentions tous solidairement responsables de cette catastrophe, car il nous était formellement défendu de jouer dans le salon.

Mes sœurs se mirent à pleurer en songeant au chagrin de notre chère mère lorsqu'elle apprendrait le sort du beau cadeau de son amie. Le pauvre Jules, hébété, rassemblait maladroitement les morceaux. Brusquement, Madeleine, qui était l'aînée, lut à travers ses larmes sur un des tessons : « Valdour Frères, Rennes. »

— C'est le grand bazar, près de la cathédrale... Il faut, s'écria Jules, que nous rachetions le même vase avant ce soir !

Nous nous regardions interdits. Rennes était à dix kilomètres. Il nous fallait trouver un prétexte auprès de la bonne pour nous absenter au moins quatre heures. Il nous fallait trouver l'argent nécessaire à cette dépense considérable.

En un clin d'œil, nous étions dans nos chambres et tous les quatre, le cœur gros, nous brisions le petit cochon en terre où nous glissions les pièces de monnaie reçues à l'occasion de nos fêtes et anniversaires. Le total se chiffrait à 24 fr. 65.

Tandis que les deux filles se mettaient innocemment à leur broderies, Jules et moi déclarions que nous allions jouer chez des petits voisins et nous nous mettions en route, à pied, pour gagner Rennes.

Une agréable surprise récompensa nos fatigues. Nous trouvâmes sans trop de difficulté, au bazar Valdour, pour 15 fr. 50, un vase en tous points pareil à celui qui nous avait causé tant de soucis. Nous reprîmes le chemin du retour, mais nous étions fatigués et le poids du paquet, que nous portions tout à tour, retardait encore notre marche.

Quand nous atteignîmes la maison, il était plus tard que nous ne l'avions prévu et la famille était déjà à table. Jules essoufflé et cramoisi dissimulait mal derrière son dos notre précieux achat.

Par la porte entr'ouverte, mon père nous vit passer.

— D'où venez-vous à cette heure, mes petits, et que tiens-tu là, Jules ?

— Rien, papa, répondit Jules avec aplomb.



Mon père se leva et vint tourner autour de nous.

— Et ça ? fit-il, en désignant du doigt le paquet.

Alors Jules n'y tint plus. Il éclata en sanglots et se jetant dans les bras de notre mère, il s'écria :

— Pardon, maman, pardon ! J'ai brisé le joli vase de Mme La Rillette...

Alors que tous, nous attendions qu'éclatât le drame; nous fûmes abasourdis d'entendre maman s'écrier joyeusement :

— Mais c'est merveilleux, n'est-ce pas, Arthur. Me voilà débarrassée de cette horreur qui déparait notre salon. Je n'osais le mettre à la cuisine, Car Mme La Rillette venait chaque jour l'admirer sur place. Comme elle est partie ce matin pour l'Afrique, tu as réglé la chose bien à propos.

— Mais, maman, dis-je, interdit, ce vase, tu semblais tant l'aimer...

— Non, mon chéri. J'étais bien forcée de me montrer enchantée, afin de ne pas vexer une amie. Ce sont là des petites concessions charitables qu'on se fait les uns aux autres... Mais, qu'as-tu donc, Jules, dans ce mystérieux paquet ?

Les larmes de Jules redoublèrent :

— C'était le même vase, maman, que nous étions allés acheter au bazar de Rennes avec nos économies, afin que tu n'aies pas de chagrin...

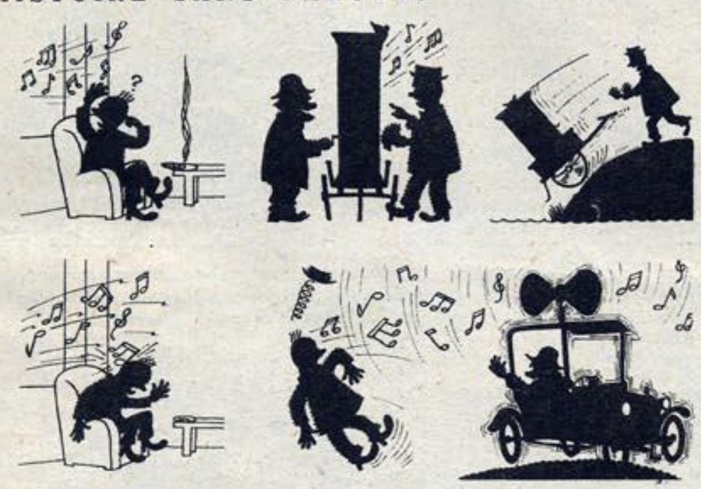
Cette fois, c'était maman qui pleurait.

PELE-MELE

UN NOUVEL ALPHABET VIENT DE PARAITRE...

QUI est celui d'une langue très ancienne, puisqu'elle était déjà parlée il y a deux mille ans par les Incas du Pérou. Aujourd'hui, des dizaines de milliers d'Indiens parlent encore couramment le « quechua ». Plusieurs livres ont même été publiés dans cette langue, mais comme leurs auteurs étaient obligés d'inventer à chaque coup une méthode personnelle pour traduire leurs idées en lettres et en mots, ces ouvrages sont d'une lecture malaisée. L'alphabet « quechua » qui vient d'être mis au point, va, paraît-il, faciliter bien des choses.

HISTOIRE SANS PAROLES



LE TEMPS ET NOUS !...

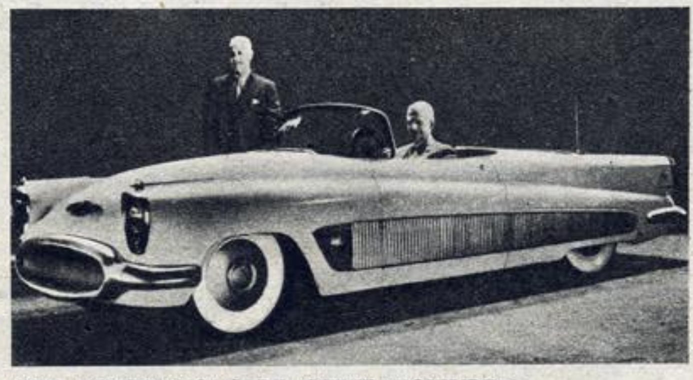
LE temps peut-il influencer notre caractère ? Mais certainement. L'approche de l'orage, par exemple, nous rend irritable. Dans la mesure où la pression atmosphérique augmente, nous devenons agités, susceptibles, sarcastiques ou grincheux, selon notre tempérament.

Par contre, l'orage luimême exerce un effet stimulant sur notre organisme. Avant qu'il n'éclate, la température baisse considérablement ; quand il est passé, la teneur de l'air en oxygène est temporairement plus haute. Ces deux facteurs font que nous nous sentons pleins de courage et d'entrain.

Quant à ce qu'on appelle « la dépression de printemps », elle n'est pas du tout imaginaire ! Dès les premiers beaux jours, nous nous sentons mal à l'aise, nous avons envie de dormir, nous manquons d'énergie... La chose s'explique aisément : notre corps, qui a travaillé à plein rendement durant les mois d'hiver, doit brusquement freiner sa production de chaleur. De là provient cette fameuse « dépression ».

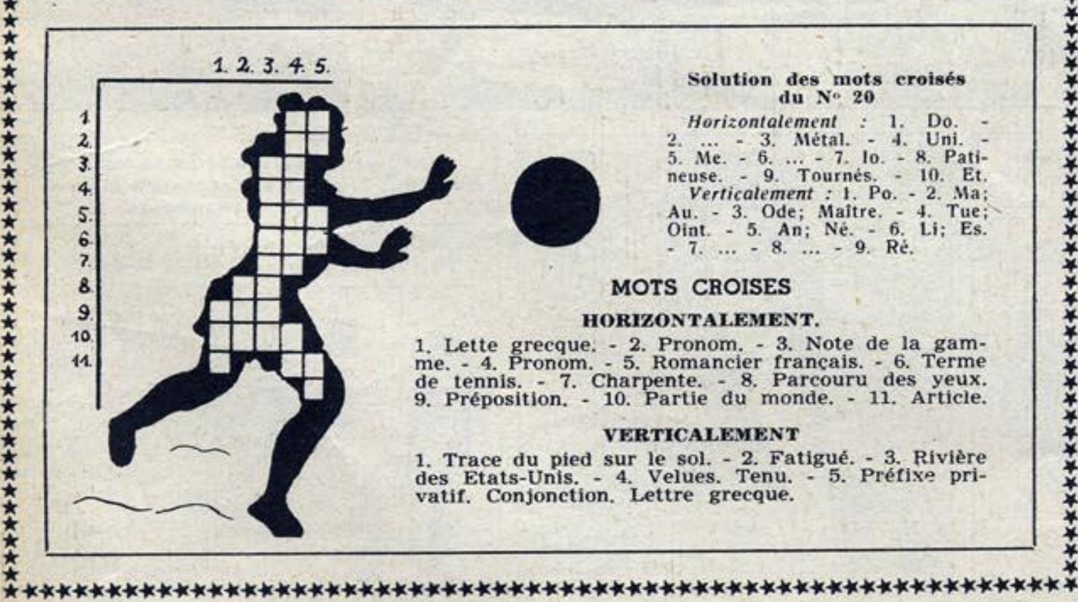
UN POISSON A 16.000 PIEDS D'ALTITUDE

DES géologues et des géographes danois ont fait récemment une découverte fort intéressante, au cours d'une expédition qu'ils avaient entreprise sur le versant thibétain de l'Hymalaya. A 16.000 pieds — la plus haute altitude à laquelle puisse vivre un être humain sans le secours de l'oxygène — ils ont trouvé le fossile d'un poisson appartenant à une espèce très rare aujourd'hui, et dont on ne trouve plus que quelques spécimens dans les eaux du... Groenland. Ce poisson existait en grand nombre voici quelque trois cent millions d'années !



QUE PENSEZ-VOUS DE CETTE VOITURE ?

C'EST le dernier modèle de la Buick décapotable. Son succès est considérable, et on le comprend ! Plusieurs vedettes, hommes d'Etat et sportifs célèbres, se sont d'ores et déjà inscrits sur la liste des premiers acheteurs. de cette superbe « bagnole » !



Solution des mots croisés du N° 20

Horizontalement : 1. Do. - 2. ... - 3. Métal. - 4. Uni. - 5. Me. - 6. ... - 7. Io. - 8. Patineuse. - 9. Tournés. - 10. Et.
Verticalement : 1. Po. - 2. Ma; Au. - 3. Ode; Maître. - 4. Tue; Oint. - 5. An; Né. - 6. Li; Es. - 7. ... - 8. ... - 9. Ré.

MOTS CROISES

HORIZONTALEMENT.

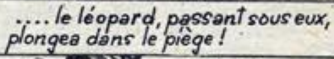
1. Lette grecque. - 2. Pronom. - 3. Note de la gamme. - 4. Pronom. - 5. Romancier français. - 6. Terme de tennis. - 7. Charpente. - 8. Parcouru des yeux. 9. Préposition. - 10. Partie du monde. - 11. Article.

VERTICALEMENT

1. Trace du pied sur le sol. - 2. Fatigué. - 3. Rivière des Etats-Unis. - 4. Velues. Tenu. - 5. Préfixe privatif. Conjonction. Lettre grecque.













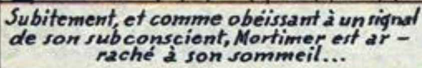


(A suivre.)

LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE



Apres une journee particulierement mouvementée, Mortimer, se promenant le soir dans les environs de Ména House, voit soudain se dresser devant lui l'étrange vieillard dont il a pris la défense le matin même. Celui-ci, pour le remercier de son geste, lui remet un talisman...

















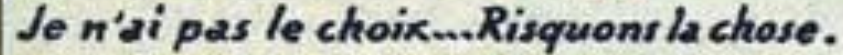




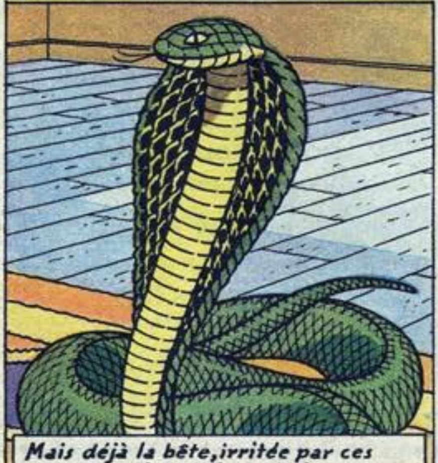


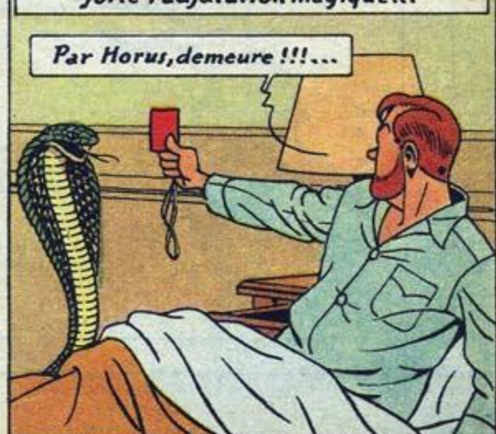












(A suivre.)